

“Aime Dieu et



va ton chemin.

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VII.

MONTRÉAL, AOUT 1880.

No. 10

SOMMAIRE.

1.—LES VACANCES.
2.—PLUS D'AUMONNIERS MILITAIRES.
3.—LA FRANC-MAÇONNERIE.
4.—REVUE DES INTÉRÊTS CATHOLIQUES.

I. ROME;
II. FRANCE;

III. ALLEMAGNE;
IV. ANGLETERRE.
5.—OFFICIEL.—UNION-ALLET.—SECTION DE QUEBEC.
6.—PETITES NOUVELLES.
7.—NAISSANCES.

Les vacances.

La Révolution reprend haleine; les législateurs se reposent sur leurs lauriers; les ministres banquettent; les serruriers affilent leurs outils; le monde élégant court aux eaux et aux bains de mer, sans s'inquiéter des travaux souterrains qui minent le sol sous ses pieds. En même temps, la France laborieuse fauche et moissonne sous les ardeurs du soleil, comme si elle avait un avenir.

Cette trêve ne sera pas longue. Le mois d'août seul nous sépare de la seconde édition des forfaits dont nous avons été les témoins indignés. La persécution ira jusqu'à la consommation de ses sinistres projets; tant qu'il nous restera une seule liberté, elle ne sera pas satisfaite.

Les révolutionnaires de tous les temps ont voulu s'arrêter à moitié chemin pour se partager les dépouilles du combat, quelquefois ils ont réussi; les exemples de ce succès matériel ne sont pas rares depuis cinquante ans. A ceux d'aujourd'hui le temps est mesuré, les vacances sont courtes. De plus forts qu'eux s'apprentent à les renverser eux-mêmes. Ils vont vite, comme les morts de la Ballade. Le sort en est jeté, ils iront jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'aux excès du plus redoutable despotisme.

En attendant, conservateurs incorrigibles, prenez vos vacances, vous berçant, comme de coutume, d'un optimisme incurable.

La liberté est ancienne en France, c'est l'air au milieu duquel nous avons vécu, plus ou moins vicié, mais existant néanmoins à dose suffisante. C'est un élément indispensable que l'on veut nous disputer, et vous vous endormiriez avec la perspective d'un semblable réveil!

Vous voulez, dites-vous, laisser le radicalisme s'unir et causer au pays un suprême dégoût. Tout cela est bon en

théorie, mais lorsque le pays sera fortement garrotté, il aura beau se trouver mécontent, il faudra qu'il subisse son sort; la force qu'il n'aura pas exercée lui fera défaut pour briser ses chaînes.

La protestation de la magistrature et du barreau est un fait qui aura une grande place dans l'histoire. C'est une noble initiative en présence de laquelle un gouvernement régulier se fût senti ébranlé. Mais l'arbre qui est couché à terre est insensible aux orages. Il n'y a plus, pour nos hommes d'Etat, ni crainte de l'humiliation, ni sentiment de la dignité, ni même le moindre esprit des traditions constitutionnelles. Nous marchons à grands pas vers la dictature et nous la subirons dépouillée de tout prestige, sans lauriers, sans épée, sans talent, simplement armée du fouet.

La protestation est digne de tous nos éloges et de tous nos respects; mais elle ne suffit pas. Il faut, de plus, l'organisation de la résistance. Les masses ont été trompées, il faut les éclairer. Nous entendons, de toutes parts, parler de populations rurales honnêtes et religieuses, qui ont commis aux élections passées la faute de donner leurs voix à des hommes indignes de leur confiance. Il faut leur dire ce que sont ces hommes, quelles sont leurs idées et leurs projets.

Voilà une grande œuvre des vacances. Déjà une foule d'hommes distingués et de jeunes gens pleins d'ardeur l'ont entreprise sur une large échelle. Il n'y a pas de chef-lieu de canton qui n'ait eu ou n'espère avoir sa conférence. Il s'établit entre les orateurs et les auditeurs un merveilleux accord:—A qui sont vos enfants?—A nous! à nous!—Mes amis, ce n'est pas vrai; ils sont à M. Jules Ferry qui veut les donner à l'Etat.—Non, non, cela ne sera pas, nous voulons être maîtres chez nous.—Eh bien! soit, prenez-en les moyens, protestez d'abord et agis-